

7 — LE ROALIGUEN

Une nuit au Roaliguen.

Transcription de l'enregistrement de Marie Le Franc par Louis Le Hellec à Sarzeau vers 1960.

« Une nuit, nous étions seuls au monde, une nuit, la mer et moi. J'avais pour gîte une petite cabine de bois suspendue dans la tempête ainsi qu'une hune dans la mâture mais posée sur un sol sablonneux. Elle ne semblait rattachée à rien, le vent et la mer lui faisaient comme à moi tourner la cervelle. Elle donnait la sensation de n'être plus qu'une poignée de paille soufflée par la rafale au-dessus des champs de la nuit. Cependant, nous luttions ensemble avec une peur mêlée d'un âpre plaisir. J'avais fermé le volet qui donnait sur la mer, de crainte que celle-ci n'entrât chez moi comme chez elle, dans sa robe de vagues étalées et bruissantes. Mais une sorte de hublot, du côté des champs, par lequel on pouvait voir encore la mer en se penchant, restait à découvert, balayé par le panache noir d'un arbre résineux, un thuya, qui poussait à sa hauteur, à la hauteur de ce hublot, et battu par la marée d'une nuit grise peu à peu discernable. Mon regard et l'œil gris de cette vitre s'affrontèrent tout au long de cette nuit.

La cabine, qui se balançait dans l'espace, était un feu de position sous les étoiles noyées. Nous ne cédions pas, nous ne désarmions pas, l'océan d'un côté, moi de l'autre, dans l'alvéole précaire qui avait force d'âme. Nous étions face à face, seules survivantes dans le monde sombré. L'esprit humain, que dépouillée de toute personnalité je représentais, se gonflait d'un sentiment d'orgueil de se sentir dans sa fragilité capable de tenir tête.

Tout le reste s'était effacé, même à cent pas de nous sur la côte, quelques basses maisons de pêcheurs, couchées peureusement l'une contre l'autre, que la crainte d'un raz-de-marée tenait éveillées dans leur emballage de chaux livide et sous leur couverture de chaume. Les champs étaient immobiles, aussi aplatis, et l'obscurité qui recouvrait leurs pâturages avait la couleur d'un varech brûlé, déposé sur eux par une tempête d'équinoxe. Le vent n'était plus que le langage de la mer, c'est par lui qu'elle crachait ses embruns, qu'elle nous bombardait de messages sifflants qui, dans l'étendue sans limites, nous cherchaient comme points de chute. Ils tombaient comme des milliers de flèches sur nous, devenus presque inoffensifs à cause de leur violence aveugle, de leur rage inopérante.

Un calme intérieur finit par régner dans mon étroit domaine au vacillement duquel mon esprit s'habitua. Ainsi que la barque s'habitue à la vague, il en épousa le rythme avec l'ivresse qu'on ressent à franchir d'un pied ailé, de pointe en pointe, un terrain où couve le danger. Et je sus tout d'un coup que deux forces s'opposaient dans la nuit : la brutale, l'inhumaine, celle de la mer et l'autre, celle qui couve dans tous les êtres et se révèle à l'heure du danger. L'inhumaine, quoi qu'elle fût, ne m'aurait pas. Elle avait beau sonner dans les oreilles avec sa corne de tempête et faire tinter mon crâne où veillait la petite lueur chaude que rien ne pouvait éteindre, en même temps qu'elle donnait le branle au lac de la toiture.

A l'extérieur, la nuit grise prenait une expression de curiosité au bord de la fenêtre grise, je veux dire au bord du hublot, cherchant à voir comment nous nous comportions à l'intérieur. Elle finissait par prendre parti pour nous, harcelée elle-même par la brutalité des assauts. Elle se léchait un visage tout embué d'embruns qui commençait à nous apparaître plus dégagé à travers la vitre. Apaisée, je suivais en spectatrice, bien que je n'en pusse rien voir dans la noirceur de la bataille dehors. Quand la mer soulevée menaçait de faire chavirer son berceau, j'étais prête à me laisser aller avec elle, s'il arrivait quelque chose une vieille chanson chanterait sous mes yeux fermés, serait-ce peut-être la balade irlandaise que je venais d'entendre quelques jours auparavant, dans ma maison, à la radio. »